

# L'image du Flamand dans la tradition populaire wallonne depuis un siècle

---

par Yves QUAIRIAUX,

Assistant à l'Université Catholique de Louvain

et Jean PIROTTE,

Chercheur qualifié du Fonds National de la Recherche Scientifique.

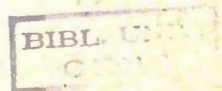
★

Les images de leurs voisins, que les groupes humains façonnent au fil du temps, ne recouvrent certes pas toujours des traits réels de leur physionomie. Comme beaucoup de faits d'opinion, ces images s'échafaudent au gré des impressions, par amplification, simplification et « clichage ». Pourtant, dans le domaine des relations entre peuples, ces clichés, appelés stéréotypes, jouent un rôle certain. On n'aurait aucune peine à démontrer que bien des personnes, par ailleurs cultivées et éclairées, ont partagé des idées simplistes sur les peuples voisins. La dualité ethnique de la population belge nous amène à poser la question : comment ces différentes communautés se voyaient-elles ? Une enquête de psychologie sociale menée à Louvain (KUL) par le laboratoire du professeur J. Nuttin a tenté de reconstituer une image stéréotype des Wallons, Flamands et Bruxellois (1). Malgré ses mérites, cette étude portant sur une époque récente ne répond pas totalement aux préoccupations de l'historien (2) ; elle gagnerait à être complétée par une analyse diachronique qui permettrait d'expliquer l'origine et les composantes des stéréotypes. Le présent article voudrait donner

---

(1) Joseph NUTTIN, *Het stereotiep beeld van Walen, Vlamingen en Brusselaars. Hun kijk op zichzelf en op elkaar. Een empirisch onderzoek bij universitair* (Mededelingen van de Koninklijke Academie voor wetenschappen, letteren en schone kunsten van België, Klasse der letteren, XXXVIII, 2), Bruxelles, Palais des académies, 1976, 86 pages.

(2) Pour certains points, une étude peut servir de modèle à l'historien : René RÉMOND, *Les Etats-Unis devant l'opinion française. 1815-1852*, Paris, A. Colin, 1962, 2 vol., IX-968 pages.



un début de réponse à une seule question : comment étudier le portrait des Flamands, tel qu'il apparaît dans la tradition populaire wallonne depuis le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle jusque 1940 ? Ainsi, dans ce premier exposé, plutôt que d'approfondir ce portrait lui-même, on tâchera de définir quelques voies d'approche qui devraient permettre d'en préciser les traits (3).

## I. Les sources.

Dans une telle matière, tout est source. Tout mode d'expression de la pensée populaire est susceptible de contenir quelque allusion au personnage du Flamand. Pour des raisons de méthode, distinguons quatre groupes de sources : la tradition orale, la littérature, la presse et diverses autres sources, éditées ou non.

### 1. La tradition orale.

Expression et cristallisation d'une pensée, le vocabulaire mérite une attention particulière. De nombreux outils de travail aident à retrouver la trace du vocabulaire populaire dans la région wallonne. On consultera les revues de dialectologie et de folklore (4), les dictionnaires d'anthroponymie, les dictionnaires de « spots » contenant des sobriquets, expressions, galéjades et dictons populaires et, bien sûr, les glossaires wallon-français et français-wallon. Le recouplement des données obtenues permet de discerner les expressions employées dans l'ensemble du pays wallon et d'autres utilisées seulement dans une sous-région ou un terroir. Ainsi, pour désigner le langage des Flamands, on trouve une gamme d'expressions assez répandues, marquant souvent à quel point les phonèmes flamands pouvaient étonner ou rebuter des oreilles wallonnes : *jâser l' canifechtôle*, *jâser l' wastate* et *flameter* signifient parler flamand. Le premier terme, *canifechtôle*, *canifechtône* ou *canifichtône*, attesté à Liège à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, était aussi en usage à Verviers et à La Louvière (5) ; c'est une corruption de la phrase « *Ik kan niet ver-*

(3) Il ne s'agit ici que d'une ébauche. Le sujet sera traité d'une façon plus approfondie par Y. Quairiaux, dans une thèse de doctorat qu'il prépare au Centre d'histoire contemporaine de l'UCL.

(4) Notamment *Wallonia* (1893-1914) et *Enquêtes du Musée de la vie wallonne* (1924...). Voir aussi les rubriques philologiques publiées occasionnellement dans les revues dialectales.

(5) Voir J. DEJARDIN, *Dictionnaire des spots ou proverbes wallons*, Liège, 1891, pp. 384-385. O. COLSON, *Les Flamands dans le folklore wallon*, dans *Wallonia*, octobre 1907, p. 284. F. DELPRÊTRE et R. NOPÈRE, *Petit dictionnaire du wallon du Centre*, La Louvière, 1942, p. 51. J. WISIMUS, *Dictionnaire populaire wallon-français en dialecte verviétois*, Verviers, 1947, p. 74. J. HAUST, *Dictionnaire franco-liégeois*, troisième partie, Liège, 1948, p. 215.

*staan* », prononcée avec un accent campinois, traduisant l'incapacité du nouvel arrivant de comprendre les paroles qu'on lui adressait (6). Le terme *wastate* a un peu la même origine, puisqu'il dérive de l'interrogation invariable du nouvel immigré flamand, ignorant forcément le wallon : « *Wat is dat ?* » (7). Dans le même ordre d'idées, il faut citer l'expression : *c'est-st-on pot qui jâse flamind*, se disant d'un vase fêlé produisant un son faux ou déplaisant à l'oreille ; attestée à Liège à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, elle a des équivalents à Namur, Nivelles et Comines (8).

La chanson populaire est également révélatrice d'un état d'esprit. Des recueils de chansons populaires ont été publiés et il existe une Commission de la vieille chanson populaire, qui s'attache à sauvegarder ce patrimoine (9). En ce qui concerne le thème du Flamand, nous le voyons apparaître à plusieurs reprises, par exemple dans la *Chanson du beau Flamand*, dont différentes versions connurent une vogue, notamment dans le Hainaut (10). Mais un examen de la tradition orale doit se compléter par l'étude critique des témoignages de personnes âgées, recueillis par interviews ou correspondance.

## 2. Les sources littéraires.

L'enquête doit envisager à la fois la production littéraire en français et en wallon : romans, pièces de théâtre, recueils de scènes et contes populaires, œuvres de chansonniers telles que chansons satiriques, pastiches et blagues littéraires. Les imitations de l'accent flamand par les chansonniers rencontrèrent souvent un gros succès. Par rapport à la tradition orale, l'avantage qu'offre ce type de sources est que l'on peut dater de façon précise la première édition d'un texte ou la première représentation d'une pièce de théâtre.

(6) J. DEJARDIN (*Dictionnaire des spots...*, Liège, 1891) fait remonter ce terme au régime hollandais ; il désignait à l'époque le langage des Hollandais.

(7) Voir J. WISIMUS, *Dictionnaire populaire...*, Verviers, 1947, p. 481. J. HAUST, *Dictionnaire franco-liégeois*, troisième partie, Liège, 1948, p. 41. Voir aussi P. IVAN, *Ce que le Wallon pense du Flamand*, dans *La défense wallonne*, 22 mars 1981.

(8) « C'est un pot qui parle flamand ». Voir J. DEJARDIN, *Dictionnaire des spots...*, Liège, 1891. J. COPPENS, *Dictionnaire aolot. Français-wallon du parler populaire de Nivelles*, Nivelles, 1962, p. 206. L. PIRSOUL, *Dictionnaire wallon-français, dialecte de Namur*, deuxième édition, Namur, 1934, p. 270. H. BOURGEOIS, *Le patois picard de Comines et de Warneton* (Mémoire de la société d'histoire de Comines et de la région, t. III), Comines, 1973, p. 150. Dans la région de Charleroi on dit : « *Vo chabot pâle flamind* » pour évoquer le bruit d'un sabot fêlé ; cf A. CARLIER, dans *L'coq d'Avous*, n° 22, 22 mai 1909.

(9) Fonctionne au sein de la Commission royale belge de folklore, section wallonne.

(10) L'ouvrier flamand immigré séduit sa logeuse wallonne ou la fille de celle-ci ; au moment où un enfant va naître, le beau Flamand déclare qu'il doit rentrer dans son pays, révélant à sa maîtresse que, là, il a femme et enfants.

### 3. La presse.

Un dépouillement complet de la grande presse sur une période de près d'un siècle, théoriquement réalisable, apparaît pourtant d'une rentabilité marginale, sans rapport avec l'effort à fournir. On peut retrouver l'essentiel des données de la grande presse sur la question grâce à des références recueillies dans des brochures ou articles divers. Ce procédé quelque peu empirique doit être complété par une méthode de sondages telle que l'a pratiquée René Rémond dans *Les Etats-Unis devant l'opinion française* (11). Par contre, un examen attentif, voire exhaustif, de la presse dialectale s'impose, de même que l'étude de certains périodiques spécialisés : presse militante wallonne, presse des cercles wallons à Bruxelles et en Flandre, presse estudiantine (12). En outre, il ne faut pas négliger la presse flamande spécialement destinée aux immigrés en Wallonie ; ces feuilles sont susceptibles de nous livrer des réactions flamandes devant l'accueil reçu en Wallonie. Parmi bien d'autres titres, citons le périodique qui parut de 1921 à 1940, *De vlaamse volkstem*, organe du *Broederbond*, association d'entraide des immigrés flamands.

### 4. Sources diverses.

Bien qu'ils semblent nous éloigner de la tradition populaire, les congrès wallons présentent un point de vue intéressant, car ils reflètent, en les durcissant parfois, certains traits d'une mentalité ambiante, sur laquelle ils voulaient agir par ailleurs. Quant aux congrès flamands du Willemsfonds et du Davidsfonds, leur étude devrait nous éclairer sur un phénomène de feed-back : comment les Flamands se sentaient-ils appréciés par les Wallons ? Comment le mouvement flamand réagissait-il devant cette opinion wallonne ? En outre, bon nombre d'ouvrages anciens peuvent être considérés comme des sources nous renseignant sur l'état d'esprit de leur époque. C'est le cas pour les *Monographies agricoles*, éditées de 1894 à 1905 par le Ministère de l'agriculture (13), ou pour l'étude de Vliebergh et Ulens sur la Hesbaye agricole au XIX<sup>e</sup> siècle (14), ou encore pour les vieux manuels scolaires de géographie et d'histoire. Parmi les autres sources possibles, citons les archives judiciaires, où l'on trouverait peut-être des traces de rixes entre travailleurs wallons et flamands, et aussi les recensements décennaux de la population, qui permettraient, grâce aux questionnaires sur l'emploi des

(11) *Op. cit.*, p. 7.

(12) Par exemple à Louvain.

(13) Par exemple : *Monographie agricole de la région du Condros*, Bruxelles, Ministère de l'agriculture, Service des agronomes de l'Etat, 1900.

(14) é. VLIEBERGH et R. ULENS, *La population agricole de la Hesbaye au XIX<sup>e</sup> siècle. Contribution à l'étude de l'histoire économique et sociale*, Bruxelles, 1909.

langues, de suivre avec une certaine précision l'évolution du nombre de Flamands fraîchement immigrés en Wallonie (15). D'une façon générale, il serait aussi intéressant d'examiner les comptes rendus de diverses sociétés mixtes où se rencontraient des membres flamands et wallons. Le cas du Parlement belge peut paraître exemplaire de ce type de société ; le dépouillement des *Annales parlementaires* de 1890 à 1940 a révélé certains préjugés qui s'enracinent dans la tradition populaire.

## II. Problèmes de critique.

La multiplicité et la variété des sources soulèvent des problèmes d'heuristique et de critique qui ne peuvent être résolus que grâce à la collaboration avec des spécialistes dans différents domaines : dialectologie wallonne, folklore, sociologie, histoire des mouvements wallon et flamand. Cette collaboration n'exclut toutefois pas la nécessité de procéder de manière empirique, par un contact prolongé et assidu avec le sujet. Prenons l'exemple de l'iconographie, source a priori jugée intéressante, notamment grâce à la caricature ; en fait, jusqu'à présent, cette source se révèle décevante, mais il est possible qu'un contact plus prolongé fera découvrir un plus grand nombre de pièces vraiment significatives.

Mais si les sources sont multiples, certaines sont peu loquaces. Si pour maints traits les références abondent, pour d'autres, le portrait ne prend forme que par le recoupement et la convergence d'indices glanés çà et là. Comment expliquer ce silence ? En premier lieu, on constate que les traits les plus communément admis ne sont pas explicités ; ce qui va de soi reste sous-entendu. Ainsi, la nuance généralement péjorative dans la tradition wallonne du mot *Flamind* n'apparaît pas dans les glossaires, qui en donnent simplement la traduction : Flamand. En outre, on observe un phénomène d'autocensure ; certains auteurs s'abstiennent de rapporter des galéjades ou dictons qu'ils estiment injurieux pour les Flamands ; ils jugent de tels propos indignes d'être publiés ou bien, comme Yernaux et Fiévet, les font figurer à la fin du volume, avec des sujets plus osés (16).

Le caractère caricatural et parfois violent de l'opinion populaire risque de rebuter, en froissant des susceptibilités et, pis, de donner au stéréotype l'allure d'un agglomérat de jugements à l'emporte-pièce et

---

(15) On peut présumer que, en région wallonne, les personnes déclarant ignorer totalement le français et n'utiliser que le néerlandais en famille sont des immigrés de la première génération. En effet, le phénomène d'assimilation joue assez rapidement, surtout chez les enfants.

(16) E. YERNAUX et F. FIÉVET, *Folklore wallon, Édition réservée aux adultes*, Charleroi, 1956.

de généralisations abusives. Sans doute, quelle que soit la cruauté qui transparait dans la façon d'envisager l'autre, il nous faut l'admettre comme telle en tant que fait d'opinion. Mais, l'objectif ultime étant d'arriver à une explication des composantes du portrait, il est indispensable de tenter de remonter à l'origine ; souvent la connaissance des conditions concrètes dans lesquelles une expression forte s'est formée permet d'expliquer son aspect caricatural et ainsi de nuancer le portrait. Prenons l'exemple de cet adage assez abrupt, *Pwèl di Flamind, pwèl di mwès tchin*, qui eut cours dans la Basse-Sambre, où il était encore attesté en 1931 (17). Son origine remonte à une époque antérieure, au cours de laquelle les conditions de vie déplorables de certains groupes d'immigrés flamands les rejetaient dans la marginalité et les poussaient à un comportement asocial. Les conditions changèrent, mais l'adage demeura. Les traits du stéréotype restent figés ou évoluent lentement, alors même que les circonstances qui leur ont donné naissance ont disparu ou sont tombées dans l'oubli.

Cette stabilité des stéréotypes rend malaisée la datation de leur origine, d'autant plus que les sources, notamment la tradition orale, fournissent peu de précisions chronologiques. Difficiles à situer dans le temps, les éléments du portrait sont aussi difficiles à situer dans l'espace. Une répartition géographique des expressions par terroir doit tenir compte des influences linguistiques et culturelles de régions sur d'autres ; il faut ainsi se méfier de l'influence envahissante du dialecte liégeois, surtout grâce au théâtre, depuis la création en 1856 de la Société liégeoise de littérature wallonne (18).

### III. Quelques types de Flamands.

Avant d'ébaucher à larges traits quelques portraits types de Flamands, il faut tout d'abord observer que ce ne sont pas les Flamands en tant qu'habitant la partie Nord de la Belgique que l'on rencontre dans la tradition populaire wallonne, mais bien les Flamands que les Wallons côtoyaient chez eux, aux hasards de la vie quotidienne ou dans leurs relations de travail. Et, même alors, le Flamand n'est perçu comme tel par le Wallon que dans la mesure où les processus d'assimilation n'ont

(17) Poil de Flamand, poil de mauvais chien. Voir *La défense wallonne*, 22 mars 1931, p. 2.

(18) Devenue en 1908 la Société de littérature wallonne et, après la Seconde guerre, la Société de langue et de littérature wallonnes, elle exerça dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle une influence par ses concours annuels couronnant des œuvres littéraires ou philologiques.

pas encore joué ; c'est le cas pour les immigrés de la première génération, pour les travailleurs faisant la navette ou pour les saisonniers.

C'est leur ignorance de la langue française ou des dialectes wallons qui, de prime abord, fait repérer comme autres les nouveaux arrivants (19). Mais l'apprentissage rapide de la langue par les enfants sera le premier pas vers l'assimilation. Aux dires de Yernaux et Fiévet, à l'école, les enfants flamands nés en Wallonie ou arrivés en bas âge « ne se distinguent pas de leurs compagnons d'origine wallonne » (20). Devenus adultes, ils se sentiront généralement Wallons à part entière et se désintéresseront des œuvres d'entraide pour immigrés flamands. Certains même militeront dans le mouvement wallon ; c'est le cas du député François Van Belle, qui deviendra président du mouvement « Wallonie libre ». En 1932, lors d'un débat à la Chambre, alors qu'on ironisait sur la contradiction entre ses origines flamandes et son radicalisme wallon, il prononça ces paroles révélatrices d'un état d'esprit : « Oui, je suis fils de Flamands ; mes parents ont abandonné la terre de Flandre, parce qu'ils n'y trouvaient pas le pain nécessaire à leur subsistance et qu'ils y manquaient de tout ce dont ils avaient besoin pour se nourrir eux-mêmes et pour élever leurs enfants. Ils ont trouvé dans cette Wallonie le travail et le pain qui leur manquaient en Flandre. Ils y ont trouvé des écoles pour leurs enfants, ils y ont trouvé de la sympathie et une atmosphère de liberté, une atmosphère d'émancipation. Ils ont été accueillis en Wallonie à bras ouverts. On leur a appris là ce qu'étaient les droits de l'homme. Cela je ne l'oublierai jamais ! » (21).

Cette déclaration nous éclaire sur la perte du sentiment d'appartenir au peuple flamand. Une brève étude réalisée en 1906 par un observateur flamand résume assez bien les explications généralement avancées pour rendre compte de cette « dénationalisation » rapide des immigrés flamands en Wallonie, voire d'un rejet de leurs origines flamandes : désir

(19) Voir P.M.G. LEVY, *La statistique des langues en Belgique*, extrait de la *Revue de l'Institut de sociologie*, Bruxelles, 1938, pp. 29-30 et G. DURNEZ, *Taalminderheden in België. B. De Vlamingen in Wallonië*, dans *Encyclopedie van de Vlaamse beweging*, t. II, pp. 1575-1593.

(20) E. YERNAUX et F. FIÉVET, *Folklore wallon*, Charleroi, 1956, pp. 390-391. Tant du côté flamand que francophone, les avis sont unanimes à ce sujet. Voir notamment : Lodewijk DE RAET, *De uittocht der Vlaamsche bevolking*, dans *Handelingen van het XXIX<sup>ste</sup> Nederlandsch taal en letterkundig Congres te Brussel, 26-30 augustus 1906*, vol. I, Bruxelles, 1906, pp. 129 sv. C. JACQUART, *Par delà les frontières linguistiques. Étude statistique des langues parlées en Belgique*, Louvain, 1923, p. 16.

(21) *Annales parlementaires. Chambre des Représentants. Séance du mercredi 27 janvier 1932*, p. 552. VAN BELLE, François, né à Tilleur le 29 septembre 1881, y décédé le 27 mai 1966. Ancien ouvrier menuisier, échevin (1912) puis bourgmestre de Tilleur (1921), il fut élu député (POB-PSB) de l'arrondissement de Liège, de 1919 à 1958 et exerça les fonctions de vice-président de la Chambre, de 1936 à 1958. Voir P. VAN MOLLE, *Le parlement belge*, Gand, 1969, p. 329.

de faire carrière en Wallonie, enseignement unilingue francophone, infériorité culturelle des premiers immigrés, environnement francophone ou patoisant (22).

### 1. *Le marchand ambulant.*

Quoique mineur par rapport à d'autres, ce type de Flamand est pourtant bien présent dans la tradition populaire. Si l'on en croit une étude sociologique effectuée peu avant la Seconde Guerre par Guillaume Jacquemyns sur le Borinage, « environ 300 Flamands presque tous commerçants ou marchands ambulants » étaient alors établis dans la seule agglomération de Quaregnon (23). Figure caractéristique sur les marchés ou dans les rues, le marchand ambulant flamand fut souvent brocardé, à l'amusement général, dans les chansons et scènes populaires. Ainsi, dans les chansons de Jacques Bertrand, écrites à Charleroi vers 1860-1865, tous les Flamands rencontrés sont des marchands (24). En se gaussant de leur accent ou de leur vocabulaire, on les représente, occupés à vendre les produits de la ferme (beurre, œufs, etc.), du pain d'épice, des objets de vannerie en osier, des textiles et articles de bonneterie ou encore exerçant des activités de rémouleurs et de chiffonniers.

### 2. *Le personnage de comédie.*

Le personnage du Flamand dans le théâtre dialectal wallon est une vieille tradition. Un rôle de Flamand était déjà prévu dans les deux plus anciennes pièces wallonnes éditées, qui remontent à la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle : *Li fiësse di Houïte s'i ploût* et *Li voyèdje di Tchaufontaine*. Sur les quelque 2.000 œuvres théâtrales dépouillées en vue du présent travail, 170 pièces, publiées entre 1874 et 1940, mettent en scène un Flamand (25). Une simple lecture de la distribution est symptomatique : les rôles de Flamands se cantonnent aux emplois subalternes. À côté d'une majorité de domestiques, valets de fermes et garçons de courses, on trouve un certain nombre de militaires, à cause de la présence de Flamands dans les villes de garnison en Wallonie, et aussi quelques artisans, cordonniers ou boulangers. Toutefois, beau-

(22) G. VERMEERSCH, *De Vlamingen in het Walenland*, dans *Handelingen van het XXIX<sup>ste</sup> Nederlandsch taal en letterkundig Congres te Brussel, 26-30 augustus 1906*, vol. I, Bruxelles, 1906, pp. 192 sv.

(23) G. JACQUEMYS, *La vie sociale dans le Borinage houïller* (ULB, Institut de sociologie Solvay), Bruxelles, 1939, pp. 117 sv.

(24) Jacques BERTRAND, *Recueil de chansons populaires*, Charleroi, s.d. Relevons quelques titres de chansons : *Pître van de vé boër in coup. Marchand de pain d'épice de Gand*, pp. 32-33. *Le projet d'impôt sur le genièvre jugé par Louis, le chiffonnier*, pp. 83-85. *El grève des feumes au boure su l'martchi de l' rue de France*, pp. 110-113.

(25) On peut estimer que ces 2.000 pièces représentent le tiers de la production théâtrale wallonne publiée. Mais beaucoup de pièces jouées ne furent jamais éditées. Le théâtre dialectal wallon connut une efflorescence après les années 1860, grâce aux concours organisés par la Société liégeoise de littérature wallonne.



coup de pièces n'attribuent pas une profession précise au personnage flamand, qui est alors désigné dans la distribution comme « *li Flamind* », sans autre spécification. Un examen critique permet souvent de distinguer entre les pièces ambitionnant de décrire des traits physiques et psychologiques observés chez des Flamands et les pièces se bornant à rechercher un effet comique. Ces derniers cas sont peu révélateurs ; le Flamand joue soit le rôle du mauvais ou du ridicule, rôle de convention théâtrale dans le vaudeville. L'effet comique est alors assuré par les quiproquos qu'occasionnent sa mauvaise compréhension du wallon et sa prononciation rocailleuse.

### 3. *Le flamingant.*

En s'en tenant strictement aux sources populaires, on n'obtiendrait pas un portrait très étoffé du flamingant ; ce concept est rare, du moins au début, dans la tradition populaire, se situant non pas au niveau des revendications politiques, mais des personnages concrets rencontrés en Wallonie. En outre, les glossaires ne mentionnent pas le mot « flamingant », qui n'est pas un mot dialectal wallon. Au cours des années 1890-1900, nous voyons cependant apparaître la figure du flamingant, dans des œuvres de chansonniers et, bien sûr, dans les publications du mouvement wallon. Après 1900, le flamingant entrera dans plusieurs romans.

### 4. *Le fermier.*

L'implantation de fermiers flamands en Wallonie est un phénomène relativement récent, qui ne se développa vraiment qu'au cours de l'Entre-deux-guerres. Ceci explique en partie pourquoi ce mouvement laissa peu de traces dans la tradition populaire. Une autre explication pourrait être trouvée dans le caractère moins spectaculaire de l'implantation de familles de fermiers, par rapport à d'autres phénomènes tels que l'arrivée massive, dans un village, d'ouvriers agricoles saisonniers. Certaines revues d'action wallonne, en dénonçant la politique du Boerenbond, évoquent la crainte de voir des hameaux ou villages entiers tomber aux mains de fermiers flamands, constituant ainsi des îlots flamands en Wallonie (26). Mais pour étudier cette question il importe de bien connaître les positions du Boerenbond et celles des périodiques destinés aux immigrants flamands en Wallonie.

### 5. *L'ouvrier.*

C'est pour l'ouvrier que le portrait est le plus riche et le plus intéressant. Nous pouvons le saisir successivement au travail, dans ses relations

---

(26) Voir notamment *La terre wallonne*, d'Elie BAUSSART et *Le guetteur wallon*.

avec les autres travailleurs et dans son milieu de vie. En tant que travailleur, l'immigré flamand n'occupa généralement jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle que des emplois subalternes, les plus ingrats et exigeant peu de spécialisation. Dans les mines, ils étaient boiseurs et, dans les fabriques, manœuvres. Pourquoi ? Les raisons en sont multiples. A leur arrivée, les immigrants trouvaient les emplois les plus qualifiés, les plus rémunérateurs ou les plus prestigieux déjà occupés par les Wallons. En outre, cette main-d'œuvre d'origine rurale n'était pas formée au travail en usine ou dans la mine et n'avait pas derrière elle toute la tradition des milieux ouvriers ; de plus, souvent illettrée, elle ignorait même les langues utilisées en cours de travail, le wallon et le français. Par contre, la vigueur physique de ces fils de la campagne les destinait spontanément aux lourdes besognes de terrassement. Plusieurs auteurs flamands, tels que Camille Huysmans et Lodewijk de Raet qualifièrent ces travailleurs de « coolies » des grandes sociétés industrielles en Wallonie. Aux yeux des Wallons, cette situation apparaissait caractéristique de l'ouvrier flamand, d'autant plus que, lorsque les Wallons émigraient en Flandre, c'était pour occuper des emplois d'ouvriers qualifiés ou de cadres (27). Dans le vocabulaire wallon se forma alors le terme *man' dâye*, dérivé de *man*, pour désigner ces Flamands occupés aux basses besognes (28) ; ce mot survécut comme synonyme de travailleur subalterne, en perdant peu à peu tout lien avec l'origine ethnique des personnes visées.

Employé aux besognes lourdes et peu spécialisées, l'ouvrier flamand avait en outre la réputation d'apporter peu de soin à l'accomplissement des tâches pourtant simples qu'on lui confiait. Plusieurs expressions wallonnes traduisent cette opinion.

D'un ouvrier bâclant son travail on disait : *il ouveur comme on brandieux flamind* (29). A ce sujet, l'expression populaire la plus répandue en Wallonie était *on travail di Flamind*, qui désignait tout travail grossier, mal fait. Certes, les immigrants de la première génération n'avaient pas le métier dans le sang, surtout le boisage des mines. Peut-être aussi manquaient-ils d'intérêt pour un travail qui était moins considéré que, par exemple, l'abattage du charbon. A ces explications, il conviendrait d'ajouter d'autres facteurs, comme la fatigue des ouvriers faisant tous les jours la navette ou le caractère marginal de certains groupes, les poussant à l'ivrognerie.

(27) Voir F. DAUMONT, *Le mouvement flamand. Ses raisons d'être*, t. II, Bruxelles, 1911.

(28) Voir E. YERNAUX et F. FLÉVET, *Folklore wallon*, pp. 391-392.

(29) « Il travaille comme un bousilleur flamand ». Voir P. IVAN, dans *La défense wallonne*, 22 mars 1931.

Dans leurs relations de travail, les Flamands pâtissaient d'une réputation de mollesse revendicative, voire de déloyauté ; ils passaient alors pour des « briseurs de grèves » et même des « jaunes ». Sur le plan des salaires, l'afflux d'une main-d'œuvre rurale peu exigeante, handicapait l'action des mineurs wallons. En outre, lorsqu'éclatait un conflit social dans les charbonnages liégeois, les patrons faisaient venir du Limbourg des ouvriers agricoles en chômage pour remplacer les mineurs wallons en grève. Enfin, les travailleurs flamands récemment immigrés ou faisant la navette suivaient rarement les mots d'ordre syndicaux et continuaient le travail en cas de grève. Cette réputation des Flamands apparaît dans diverses chansons et dans des pièces de théâtre, telle que *La grève des têcheus* de Martin Lejeune, publiée à Liège en 1901. Une enquête réalisée au début du XX<sup>e</sup> siècle par Ernest Mahaim rapporte le texte d'une affiche invitant les mineurs liégeois à la grève ; pour bien montrer jusqu'à quel point le mot d'ordre devait être suivi, l'affiche annonce : « Les Flamands eux-mêmes feront grève ». Le caractère exceptionnel de la participation flamande est ainsi mis en évidence (30).

Partageant le sort de bien des immigrés, l'ouvrier flamand vivait souvent dans des conditions assez pénibles, en marge de la société. Célibataire, il était tenté de dépenser son salaire en beuveries. Marié, il avait le choix entre deux possibilités : faire venir sa famille et s'établir en Wallonie, souvent dans un quartier « flamand » misérable, ou encore laisser en Flandre sa femme et ses enfants, au risque d'entretenir un foyer illégitime en Wallonie (31). Isolés ou regroupés par quartiers, ces immigrés pouvaient être amenés à adopter un comportement asocial. Dans certaines régions, les Flamands étaient connus pour leur goût des rixes et pour leur coup de couteau facile. Ainsi, dans le Borinage, G. Jacquemyns a évoqué les méfaits de la « bande des longues penes », ainsi appelée à cause de la casquette à visière plus longue que portaient les Flamands (32). C'est dans ce contexte que naquirent des expressions telles que *Pwèl di Flamind*, *pwèl di mwès tchin*, qui eut cours dans la Basse-Sambre (33), ou encore *mourdreu d' Flamind* (34) dans la région de Charleroi. Un témoignage précieux sur la déchéance de certains milieux ouvriers flamands nous est fourni par le P. Martial Lekeux, dans la biographie qu'il écrivit de sa sœur, Maggy Lekeux ; celle-ci acquit

---

(30) Ernest MAHAÏM, *Les abonnements d'ouvriers sur les lignes de chemins de fer belges et leurs effets sociaux* (Notes et mémoires. Travaux de l'Institut de sociologie. Institut Solvay, 11), Bruxelles, 1910. Voir aussi Emile VANDERVELDE, *L'exode rural et le retour aux champs*, Paris, 1910, p. 220.

(31) Voir *supra*, note 10 : la *Chanson du beau Flamand*.

(32) G. JACQUEMYS, *La vie sociale...*, Bruxelles, 1939, p. 122.

(33) Voir *supra*, note 17.

(34) Meurtrier de Flamand.

une réputation de sainteté en se dévouant, au cours des années de la Première guerre, à un apostolat difficile parmi les familles flamandes de la région liégeoise (35).

#### 6. L'ouvrier agricole.

Incapables de faire vivre décemment une famille sur des parcelles devenues trop exigües, beaucoup de fils de paysans flamands devaient s'orienter vers un autre travail. Mais la faible industrialisation des régions flamandes et le déclin de l'industrie à domicile, notamment de l'industrie linière, les forçaient souvent à s'expatrier pour chercher de l'embauche. Si certains choisissaient d'émigrer vers la Wallonie industrielle, d'autres préféraient continuer à cultiver leur lopin de terre, tout en s'engageant à certaines époques de l'année comme travailleurs saisonniers, pour la moisson ou le sarclage et l'arrachage des betteraves. Selon qu'ils se dirigeaient vers la France ou la Wallonie, ces saisonniers étaient appelés en Flandre les *Fransmannen* ou les *Walen*. C'est ainsi qu'en Wallonie, à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les grands fermiers utilisèrent presque exclusivement une main-d'œuvre saisonnière flamande (36).

Généralement les fermiers wallons et les saisonniers ne traitaient pas directement. Pour l'embauchage, ils avaient recours à un intermédiaire, qui recrutait une équipe d'ouvriers agricoles sous la direction d'un chef appelé *ploegbaas* ou *ploegmeester* ; ce chef d'équipe, connaissant le français, se mettait au service de l'agriculteur. Le travail était rétribué à l'hectare ou à l'entreprise. Désireux de rentrer au plus tôt sur leurs propres terres avec la somme la plus rondelette, ces ouvriers agricoles s'efforçaient d'abattre le plus de besogne dans les délais les plus brefs (37). Ils travaillaient jusqu'à épuisement, du lever au coucher du soleil, sans toujours respecter le repos dominical et s'arrêtant à peine pour avaler d'énormes plats de pommes de terre. Abrutis de fatigue, ils s'allongeaient le soir, péle-mêle, dans les granges et les étables. Peu préoccupés par l'hygiène, ils ne changeaient de chemise que le dimanche.

Contrairement aux ouvriers flamands établis dans le bassin industriel wallon, la plupart des saisonniers entraient peu en contact avec la population wallonne ; ignorant le français et le wallon, ils ne commu-

(35) Martial LEKEUX, OF.M., *Maggy*, Paris [1925].

(36) Voir les monographies éditées par le Ministère de l'agriculture, Service des agronomes de l'Etat : *Monographie agricole de la région de la Campine*, Bruxelles, 1899, pp. 42-43. *Monographie agricole de la région du Condroz*, Bruxelles, 1900, pp. 30-36. *Monographie agricole de la région limoneuse et sablo-limoneuse*, Bruxelles, 1901, pp. 80-86.

(37) Voir : Baron de TRANNOY, *Les ouvriers de Campine au pays wallon*, dans *La revue sociale catholique*, octobre 1902, p. 387. E. VLIEBERGH et R. ULENS, *La population...*, Bruxelles, 1909, p. 134.

niquaient que par l'intermédiaire de leur chef d'équipe (38). Pourtant, malgré cet isolement et la brièveté de leur séjour, ces Flamands, arrivant en masse dans les villages, impressionnaient vivement les populations locales. On remarquait leur outillage agricole typique, jugé primitif et mal adapté (39). Mais ce qui frappait surtout c'était leur ardeur au travail, leur résistance physique et leur opiniâtreté. Toutefois, si les fermiers appréciaient ces aptitudes des saisonniers flamands, ils regrettaient la qualité médiocre de leur travail bâclé et ils leur préféraient, lorsque la chose était possible, les ouvriers agricoles wallons, jugés plus soigneux (40).

### 7. Le Flamand en général.

Par la rencontre de ces différents types de Flamands, principalement l'ouvrier et l'ouvrier agricole, se constitua peu à peu dans l'opinion populaire wallonne un type plus général du Flamand. Injuste sans aucun doute et abusive, cette généralisation à partir de différentes catégories d'immigrés laissa des traces dans la façon dont les Wallons regardaient les habitants du Nord de la Belgique. Ce type général, empreint de lourdeur et de grossièreté tant sur le plan physique qu'intellectuel et moral, peut se résumer dans l'aspect béotien attribué au Flamand ; cet aspect, qui inspira quantité de contes, chansons, imitations et comédies, se retrouve synthétisé dans diverses expressions telles que *lourd et biesse comme on tebon* (41) et surtout dans les connotations péjoratives des mots *Flamind* ou *sale Flamind* (42).

Sur le plan physique, le Flamand se caractérise par sa lourdeur, son embonpoint, sa figure rougeaude ou bien par sa haute taille et sa silhouette malhabile. Les expressions pullulent dans tous les coins de Wallonie : *laid grand Flamind, laid Flamind d' gatte, laid man, gros roudje Flamind, gros Flamind*. Une figure pleine et sanguine est un visage de Flamand ; lorsque, dans cette figure, les traits des lèvres, du nez et des joues sont plus épais encore, l'expression se corse : *In visâdje comme in cul d' Flamind* (43). En outre, les immigrés de fraîche date ne passaient pas pour des modèles d'hygiène et de propreté corporelle ;

(38) Voir é VANDERVELDE, *L'exode rural...*, Paris, 1910, p. 224.

(39) Voir : Lucien LÉONARD, *Lexique namurois*, dans *Bulletin de la Société de langue et de littérature wallonnes*, tome LXXI, 1964, p. 579. Fernand DANHAÏVE, *Les mœurs et les usages différent-ils en Belgique du Sud au Nord de la frontière linguistique ?*, dans *Le guetteur wallon*, n° 6, mars 1931, pp. 143 sv.

(40) Voir é. VLIEBERGH et R. ULENS, *La population...*, Bruxelles, 1909, p. 133.

(41) *Lourd et bête* comme un Thiois.

(42) Voir O. COLSON, *Les Flamands...*, dans *Wallonia*, octobre 1907. P. IVAN, dans *La défense wallonne*, 22 mars 1931.

(43) Voir les glossaires des différentes régions pour trouver les variantes locales. Voir aussi J.Th. de RAADT, *Les sobriquets des communes belges*, Bruxelles, 1903, p. 469.

on les croyait porteurs de poux particulièrement volumineux. D'une jeune fille dont la peau du visage est marquée de boutons, on disait qu'elle s'était laissée embrasser par un Flamand : *elle s'a lèyi rabressi par on Flamind* (44). De même, un bouton qui fait éruption sur la lèvre ou le menton s'appelait un baiser de Flamand : *in bètch di Flamind* (45).

L'habillement était une autre caractéristique du Flamand. D'origine souvent misérable, les immigrés se signalaient par des vêtements pauvres et parfois grotesques. De personnes mal mises et portant des vêtements mal coupés, démodés ou mal assortis, on disait qu'elles étaient habillées à la dernière mode de Poperinge ou, dans d'autres régions, de Steenokkerzeel (46). Dans certaines pièces du théâtre wallon, la description des costumes prévoit que le personnage du Flamand doit être habillé « come in Flamind ». Les sabots, que portaient presque tous les ouvriers flamands immigrés, étaient un des éléments de ce costume, d'où l'appellation *chabot d' Flamind*, qui servait à désigner les Flamands à Charleroi et dans le Centre (47). Dans tout le bassin houiller du Hainaut, on les appelait aussi « les longues penes », à cause de leurs casquettes à longue visière (48).

La façon dont se nourrissaient les Flamands fut à l'origine de bien des galéjades, dictons et contes populaires (49). Leur gloutonnerie faisait dire qu'ils avaient *sîs pîds qwate panses* (50) ou encore *sèt aunes di boyê di pus qu' les djîns* (51).

Les gros buveurs de bière avaient, disait-on, une panse de Flamand. En Hesbaye, *magni come les Flaminds* signifie s'alimenter d'une manière aussi vorace que peu ragoûtante (52). Car, plus encore que la quantité, c'est la mauvaise qualité des nourritures ingurgitées qui étonnait les Wallons. L'expression *ragoût de Flamand* désigne des mets peu délicats et mal assaisonnés. Dans un quatrain satirique, les Liégeois exprimaient leur mépris pour les habitudes alimentaires des Flamands :

(44) Voir P. IVAN, dans *La défense wallonne*, 22 mars 1931.

(45) J. COPPENS, *Dictionnaire acloot...*, Nivelles, 1962, p. 191.

(46) Voir notamment J.Th. de RAADT, *Les sobriquets...*, Bruxelles, 1903.

(47) Voir : J.Th. de RAADT, *Les sobriquets...*, p. 337. F. DELPRETRE et R. NOPÈRE, *Petit dictionnaire...*, La Louvière, 1942, p. 133. P. IVAN, dans *La défense wallonne*, 22 mars 1931, etc...

(48) Voir *supra*, note 32.

(49) Voir notamment O. COLSON, *Les Flamands...*, pp. 282-296. J. DEFRECHEUX, *Recueil de comparaisons populaires wallonnes*, Liège, 1886. E. YERNAUX et F. FIÉVET, *Folklore wallon*, pp. 391-392. P. IVAN, dans *La défense wallonne*, 22 mars 1931.

(50) Six pieds quatre panses.

(51) Sept aunes de boyaux de plus que les gens.

(52) Manger comme les Flamands. Voir Léon WARNANT, *La culture en Hesbaye liégeoise* (Mémoires de l'Académie de langue et de littérature française, t. XIX), Bruxelles, 1949, p. 208.

« *C'est dès cromptires pêtêyes  
 Avou del tchar salêye :  
 C'est po les Flaminds,  
 Les Wallons n'é volet nin* » (53).

Enfin, leur tenue à table fut souvent stigmatisée comme un modèle de grossièreté. N'ouvrir la bouche au cours d'un repas que pour manger, puis prendre congé de son hôte dès la dernière bouchée avalée, c'était se comporter comme des Flamands : *fè comme des Flaminds*. A Liège, les éructations ou renvois après les repas s'appelaient « des grâces de Flamands » (54) et l'on s'amusait à répéter ce distique :

« *C'est des grâces di Flamind,  
 Les pourcês parèlyumint* » (55).

Tout comme d'autres traits signalés ici, ce comportement devant la nourriture que l'on attribuait aux Flamands s'explique par la misère de beaucoup d'immigrés. Mais, pour expliquer la richesse du florilège en ce qui concerne les repas des Flamands, il faudrait aussi évoquer la situation particulière des ouvriers et ouvriers agricoles faisant la navette hebdomadaire entre leur village et leur lieu de travail en Wallonie. Pour des raisons d'économie, ils emportaient souvent avec eux leurs aliments de la semaine : un sac de pommes de terre et un gros morceau de lard. Cette nourriture rudimentaire et peu variée était consommée dans des conditions de fraîcheur parfois discutables.

\*  
 \*\*

Malgré le caractère relativement sommaire de la description des sources de l'étude, tout comme de l'aperçu sur quelques résultats obtenus, ces pages laissent entrevoir la complexité d'une recherche sur les mentalités populaires (56). Si, dans sa cruauté, le portrait du Flamand dans la tradition populaire wallonne peut sembler simpliste, les nuances appa-

(53) Ce sont des pommes de terre pêtées  
 Avec de la viande salée :  
 C'est pour les Flamands,  
 Les Wallons n'en veulent pas.

Voir O. COLSON, *Les Flamands...*, p. 294.

(54) Grâces : prières récitées après les repas.

(55) Ce sont des grâces de Flamand  
 Les cochons pareillement.

Voir O. COLSON, *Les Flamands...*, p. 294.

(56) Toute suggestion d'ordre heuristique ou méthodologique concernant l'image du Flamand dans la tradition populaire wallonne sera accueillie avec intérêt par les auteurs (Centre d'histoire contemporaine de l'UCL, Maria Theresiastraat 21, 3000 Louvain, A partir d'août 1979 : Faculté de philosophie et lettres, Bâtiment S.H.9, 1348 Louvain-la-Neuve).

raissent au niveau de l'interprétation : chaque élément du stéréotype a pris naissance dans des conditions historiques bien déterminées, qu'il faut retrouver, plutôt que de s'en tenir à la généralisation qui s'opéra en un second temps. Ainsi, une mentalité que l'on qualifierait peut-être à première vue de xénophobe, voire de raciste, s'avère à l'examen être plutôt la somme de résidus d'attitudes anciennes d'incompréhensions, dues aux différences linguistiques, économiques et sociales. Au nombre des problèmes non résolus, deux questions doivent être posées. Parmi les populations avec lesquelles les Wallons entretenirent le plus de contacts, aucune n'a autant imprégné la tradition populaire que la population flamande. Pourquoi les voisins allemands et français ou encore les immigrés polonais et italiens ne furent-ils pas à l'origine d'un florilège aussi riche d'expressions, dictons et chansons ? Une telle efflorescence ne s'explique-t-elle que par le plus grand nombre d'immigrés flamands ? Enfin, que subsiste-t-il de ce portrait du Flamand dans l'opinion wallonne actuelle ? On pressent que les traces sont nombreuses, mais il appartiendrait à une enquête de psychologie sociale de le déterminer.

**Summary : The image of the Flemings in the Walloon folklore since a century.**

*How, according to the folk-tradition, do the Walloons see the Flemish population ? An analysis of a stereotype is attempted here, considering the importance of stock-phrases and tags with regard to relations between populations. For an historian, the study of the folk-tradition sets a lot of problems concerning the research and the critical use of a complex documentation : oral tradition (popular phrases, songs, by-words, interviews), French and dialectal literature (novels, dramatic works, satirical writings), newspapers, etc. With such a documentation, we are able to describe some « patterns » of Flemings : the pedlar, the play-character, the militant Fleming, the farmer, the agricultural labourer and the worker. These portraits generally emphasize the dull-witted and rough appearance of the Fleming. The rise of these ideas, at a some time, among the Walloon population appears resulting from the social and cultural position of a great deal of the Flemish immigrants into the Walloon area.*

